

Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski
Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband
Band: 20 (1925)

Artikel: Le triomphe de la joie
Autor: Schmitt, Armand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-541336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Triomphe de la Joie.

Par ARMAND SCHMITT.

Froh wie seine Sonnen fliegen
Durch des Himmels prächt'gen Plan,
Laufet, Brüder, eure Bahn,
Freudig, wie ein Held zum Siegen.

(Beethoven IX^e Symphonie,
„Ode à la Joie“ de Schiller.)

Tout là-haut, sur un récif qui émerge du flux rigide des glaciers, un refuge alpin, assoupi dans la sérénité d'une claire nuit d'hiver, se réveille soudain à l'heure des revenants. Les skis sur l'épaule, mon ami William et moi, sortons de cet abri solitaire, d'un pas encore mal assuré. Aveuglés par l'éclat de la pleine lune épars sur le névé, nous descendons à tâtons les marches verglacées de la rustique terrasse, cependant que, derrière nous, Othmar, notre guide, ramène avec effort la porte sur le seuil bourrelé de neige tassée et de glace vive.

Depuis plus d'une semaine déjà cette cabane nous abrite, base précieuse pour une série de courses et d'escalades admirablement réussies à la faveur d'un soleil constant et d'une neige que le froid sec et le temps calme ont conservée farineuse à souhait, au goût difficile des skieurs.

Oh! les journées fécondes d'exaltation, d'audace et de joies viriles! Randonnées émouvantes à travers le grand silence blanc des hautes-solitudes! Visions extatiques sur la chevauchée vertigineuse des hérissements alpins! Glissades éperdues sous l'azur, dans la poudre d'or des névés!... Jour après jour, partis à l'assaut de quelque voisine sommité, nous rentrions le soir au bercail accueillant, ivres de soleil et de grand air, les yeux éblouis et saturés.

Mais cette nuit, un nouveau projet tient en haleine nos enthousiasmes déjà quelque peu blasés. L'éternel besoin d'autre chose qui agite les hommes et rythme leur vie, nous arrache, grimpeurs toujours assoiffés d'imprévu et d'inédit, à nos douillettes couvertures et nous entraîne sur le glacier à minuit, au lever de la lune.

Depuis quelques veillées déjà le projet flottait dans l'air, suggéré par la féerie sidérale qui nous attirait avant notre coucher sur un proche monticule, d'où le firmament, bombé

sur le décor fantomatique des montagnes, resplendissait dans toute sa magnificence à travers la limpidité d'une atmosphère si ténue qu'elle semblait inexistante. Figés en muette admiration, nous nous attardions à scruter l'océan stellaire où la goutte d'écume de Vénus nous intriguait singulièrement par la vivacité extraordinaire de ses feux qui, depuis les âges les plus reculés, ont toujours, à l'époque de leur plus vif éclat, émus les hommes et nourris quantité de fables amusantes ou superstitieuses. Ainsi, l'enchantement de nos contemplations astronomiques nous fit décider de clore notre campagne par une course nocturne au dernier fleuron d'une prestigieuse couronne de sommets de quatre mille mètres qui nous restait à escalader.

Si nous voulons donner corps à notre rêve, nous griser d'émotions ignorées, exalter l'âpre poésie de la nuit sur l'alpe hivernale, n'est-ce pas pour nous, ses adorateurs, la meilleure manière lyrique, pour composer une ballade au clair de lune, que de la rimer à la cadence ailée de nos skis sur la page blanche des névés?.....

Les premiers pas, à vrai dire, manquent de charme. Saisi par le froid pénétrant qui pince cruellement le nez et les oreilles, mal réveillé d'ailleurs, les paupières lourdes qu'un robuste sommeil, brusquement interrompu, tient encore cillées, je me repends presque, en songeant au chaud confort du lit de camp abandonné, d'avoir émis le projet de cette équipée dans une minute de facile enthousiasme. L'emballement de nos veillées s'est évanoui. Mes doigts gourds s'embarrassent dans la fixation des skis. J'avoue même que si la pudeur d'alpiniste ne me bridait, je battrais volontiers déjà en retraite; mais la silhouette élancée du jeune Othmar qui se dresse devant moi, souple et énergique, fait honte à ma mollesse.

Du coup, je subis l'ascendant moral du guide. Son allure martiale et ses gestes décidés révèlent un chef. Instinctivement je m'incline et l'imité. Les skis à présent sont chaussés d'un tour de main. Nous rabattons les oreillères de nos casquettes, enfilons les moufles molletonnées, et sur un yodel alerte en guise de signal de départ et d'adieu à la cabane, nous nous élançons dans une trace que les fréquentes allées et venues durant notre séjour ont transformée en un véritable sentier.

Creusée sur les flancs abrupts du promontoire où niche notre tanière, la trace profonde contourne les escarpements enneigés, le long desquels nous nous coulons avec prudence,

appuyés sur nos bâtons. A mi-hauteur l'inclinaison des rampes s'adoucit ; et, nous abandonnant à la joie d'une brève glissade, nous atterrissons dans un poudrolement de neige une centaine de mètres plus bas sur la coulée cristalline du glacier.

Il n'en faut pas davantage pour nous dégourdir et recouvrir la *forme* des meilleurs jours. Le sang fouetté circule de nouveau, vif et chaud, ranimant les enthousiasmes transis. L'heure est solennelle. Le firmament qui encercle sous sa coupole étincelante le paysage polaire nous exalte ; et sous la magie enchanteresse de la lune qui éclaire le désert de neiges d'une fulgurance fantasmagorique, il nous semble que nous avons abordé sur les rivages mystérieux de quelqu'astre mort.

Dès cet instant, tout nous apparaît fabuleux, formidable, unique. La simple promenade nocturne prend à nos yeux émerveillés l'allure extravagante et l'attrait capiteux d'une aventure. Nous nous encordons. Et, d'un pas décidé, nous partons, allègres et enthousiastes, à la conquête des étoiles...

Froh wie seine Sonnen fliegen
Durch des Himmels prächt'gen Plan,
Laufet, Brüder, eure Bahn,
Freudig, wie ein Held zum Siegen...

Evitant un dédale de crevasses aux lèvres baveuses et goulues, Othmar, avec un instinct sûr, nous dirige vers le névé supérieur, le long d'une muraille de falaises qui répandent comme un somptueux tapis leurs ombres moelleuses sur les gradins d'albâtre du glacier.

— Quel dommage, William, de ne pas avoir pris ton appareil photographique ; voilà un tableau de rêve dont il eût fallu fixer le souvenir.

— Bah ! objecte sur un ton badin mon compagnon au bout de la corde, je te ferai ce même sujet de lune aussi bien avec une vue de jour. Ce n'est qu'une question de temps de pose et de bains. Le pinceau de retouche, au besoin, fera le reste. Tu verras, c'est à s'y méprendre.

— Tais-toi ! Ici, dans ce sanctuaire, à cette heure divine, ton bagout de professionnel devient sacrilège. Oui, je sais, ton art ne vit que de mensonges et de trucages. Cela même le caractérise ; aussi, quoique vous prétendiez, cabotins de l'objectif, n'aura-t-il jamais rien de commun avec l'art pur, idéal, spiritualisé qui pousse ses racines dans les terres fécondes de la vérité.

— Si nous nous avisions, mon cher, de livrer à nos clients

des photos véridiques, ils nous casseraient les clichés sur la figure. Voilà comment les hommes comprennent la vérité.

— Le vulgaire, peut-être. Avoue tout de même que la vérité est la base du progrès. La science et les arts se nourrissent à ses sources vivifiantes. Et si c'est le privilège de l'artiste d'animer ses œuvres du souffle créateur de tous les rêves dont le destin, avare ou jaloux, lui refuse la réalisation, sachons façonner notre vie comme une œuvre d'art, une œuvre de vérité.

— Ajoute, «*de vérité humaine*», et nous tombons d'accord. Car il existe autant de vérités qu'il y a dans l'univers des êtres sensibles et méditatifs. Tout ce qu'ils découvrent, analysent, supputent, édifient ou adorent, n'est jamais que le reflet de leur imagination. Nous ne pouvons pas sortir de nous-mêmes ; nous sommes emprisonnés dans notre pensée. Celle-ci, je te le conc. de, se meut dans un champ dont il nous est loisible de reculer les bornes — et c'est à quoi s'applique la science — mais pareillement à la visibilité des espaces cosmiques, ce champ a pour nous des limites extrêmes, au delà desquelles nos recherches, nos efforts, nos appels, nos saintes anxiétés, s'évanouiront toujours dans un abîme insondable.

La vérité humaine est *relative*, conforme à notre intelligence et à nos moyens particuliers d'investigation. Pour nous guider à travers la nuit opaque qui nous cache la vérité *vraie* nous ne disposons que des lueurs incertaines de nos cinq sens. Encore ne nous représentent-ils que des apparences, des états, et non point l'essence même des choses... «la chose en soi».

La vérité absolue, immuable, éternelle, échappe à notre entendement. Sinon, nous comprendrions Dieu. Mais le fini saurait-il saisir l'infini ? L'humanité roule vers ses destinées inconnues, soumise à toutes les erreurs de ses sens, livrée à toutes les mystifications du mirage universel. Nous vivons dans un songe. Les visions qui l'animent changent, et il ne tient qu'à nous d'empêcher le rêve de tourner au cauchemar. Car, si la pensée est la source de tout — ainsi que le prétend le philosophe — il convient d'en faire un usage raisonné. Sagement consommée, elle guérit du mal de vivre ou du moins nous le rend tolérable. Spéculative, son poison réduit tout à néant... ce tragique néant dont la seule menace déjà nous abîmerait dans le désespoir, sans le miracle adorable du sourire.

— Et que fais-tu de la nature ?

— Par elle-même, la nature est sans grâce et sans vertu. C'est nous qui, en les chérissant, insufflons aux choses une

âme belle et sensible. Vois la montagne! Dépouillée de son prestige, elle n'est qu'un monstrueux chaos. Il n'y a pas si longtemps qu'elle inspirait universellement l'effroi et la superstition. Encore de nos jours il est des bonnes gens qui, nous jugeant du fond de leur fauteuil, nous croient fous. Mêmes les habitants des hautes vallées ne s'intéressent à la montagne que jusqu'aux limites productives où leurs vaches peuvent paître; c'est à dire, où elle commence pour nous. C'est nous qui prêtons à l'alpe nos pensées, nos passions, nos enthousiasmes. On ne saurait mieux la définir qu'en lui appliquant le mot d'Amiel, disant du paysage qu'il est un état d'âme. C'est tellement vrai, vois-tu, que pour bien la comprendre il faudrait être amoureux; puisque, mieux que nul autre, cet état émotif nous prédispose à donner magnifiquement et à recevoir avec délices.

Aimer, c'est idéaliser. Idéaliser, c'est embellir. Si le vrai nous échappe, le beau procède de nous, de notre volonté créatrice, de nos facultés imaginatives. Savoir, n'est rien. Sentir, est mieux. Aimer, est tout le secret de la sagesse humaine et de la joie de vivre. Et j'entends l'amour dans l'esprit le plus élevé: viril, généreux, optimiste, tel que le maître incomparable, le magicien des immortelles symphonies, le chante et glorifie dans la divine musique de son «Ode à la Joie».

Oui, l'amour transfigure; il est un merveilleux pinceau de retouche. Pardonne la trivialité de la comparaison, mais c'est pour répondre à tes superbes dédains. Tout le progrès de la civilisation tend à l'embellissement de la vie et à l'adoucissement des mœurs par l'effort d'un incessant travail de retouche.

Et quel lumineux exemple que celui de la femme! Un génie bienveillant lui a épargné les inquiétudes de la réflexion; aussi jouit-elle sans réserves des douceurs tangibles de la vie. Toute son activité est dominée par le souci de sa parure. Elle se veut belle, désirant plaire et être aimée. En cela, elle fait preuve d'une louable sagesse, puisque dans ce monde des fragiles apparences, la beauté et l'amour sont de tous les mirages qui nous environnent les plus charmeurs. Car, tu entends, il n'est pas permis, au fond, de garder la moindre illusion sur la réalité objective. Quoique nous fassions, quoique nous pensions, nous sommes toujours les jouets inconscients de la crédulité de nos sens. Or, si tout nous trompe, si la vie ne peut nous donner de l'univers que des visions fallacieuses, n'est-il pas préférable, pour en bannir le mortel ennui, de retenir les plus exquises et de s'y enfermer...

— Tel le rat dans son fromage?

— Chacun, mon cher, fait le rêve à sa portée. Pour ma part, je m'en tiens au *merveilleux* selon le conseil d'un sage. Bien sûr, le *merveilleux* est un mensonge comme le reste, et même, je t'accorde, un peu plus gros et plus absurde que les autres. Mais, bien qu'absurde, la chimère est un des rares amusements de la vie. Le sel de sa fantaisie corse délicieusement la fadeur uniforme de la prose journalière. De plus, elle a ce mérite immense qui suffirait à lui seul de la justifier, d'être une incomparable éveilleuse d'énergies en excitant en nous l'esprit d'aventure.

Quelle est la voix nostalgique, si ce n'est la sienne, dont l'appel enjôleur nous entraîne irrésistiblement sur les monts? L'alpinisme ne vit que de ce sentiment. Ce que nous cherchons dans nos cathédrales aériennes de rocs et nos palais de cristal, c'est l'inconnu, le prodigieux, l'aventure, l'oubli d'un sort mesquin. Echappés aux contraintes sociales, à leurs lourdes chaînes de sottises, d'égoïsmes et d'hypocrisies, nous sommes ici notre maître incontesté. Ce n'est que sur l'alpe, à l'intérieur de ses barrières impérieuses, que nous réalisons pleinement, magnifiquement, notre rêve de liberté et que nous pouvons nous écrier avec Cyrano :

Mais ... chanter,
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
Pour un oui, pour un non, se battre — ou faire un vers!

Or, pour nous, se battre, c'est se mesurer avec les fiers sommets en de rudes corps à corps, joyeusement, dans la plénitude de nos forces physiques et morales. Conquêteurs pacifiques, nous nous taillons sur nos montagnes un royaume splendide que nul ne peut nous ravir. Et ce mensonge, doux et viril, renferme une vérité idéale autrement profonde que les vérités concrètes des sciences d'observations qui se contredisent les unes les autres. L'illusion du merveilleux *affirme* la vie, la montrant belle, digne d'être vécue; ce dont il nous serait permis de douter à défaut de ce mirage bienfaisant.

Non pas que je méprise le savoir; il contribue aux nobles jouissances que procure une compréhension éclairée de la nature. Je m'insurge seulement lorsqu'il prétend définir l'inexplicable. Je ne puis voir dans la science guère autre chose que le formidable roman d'aventure de l'univers, le conte bleu de nos origines et destinées, l'œuvre d'imagination la plus étourdissante que le génie humain ait jamais in-

ventée. C'est d'ailleurs un mérite assez grand pour nous la rendre chère à ce titre et tu conviendras que je goûte avec délices l'audace fertile de ses hypothèses ingénieuses; puisque, lasse des erreurs, des platitudes et du charlatanisme qui, en ce siècle de désarroi, règnent en maître, j'ai fait des contes des Mille et une Nuits mon livre de chevet.

A la bonheur! voilà un recueil de haute sagesse, de vérité irréfutable. Au moins la fantaisie enjouée de Schéhérazade nous fait aimer la vie; cette vie inconstante et énigmatique qu'il faut contempler avec des yeux ingénus sans rechercher le sens caché sous les apparences équivoques; car bien que parfois amère et souvent ironique, la vie a toujours et partout le dernier mot.

Parle-moi de cette vieille Asie de songe et de mystère. La rutilance de ses visions éclipse même nos clairs souvenirs de l'alpe. Schéhérazade! Son nom magique évoque du coup la féerie fastueuse de l'Orient islamique: les villes blanches grouillantes d'une foule bigarrée, les mosquées, les minarets et le *souk*, les princesses alanguies d'amour dans la cage dorée des sérails, les riches galères fendant les mers à la force des poignets de leurs rameurs nus, les marchés d'esclaves... toute la belle aventure de la fabuleuse Arabie. Et que dis-tu des oiseaux enchantés, des dragons, des serpents, des îles ensorcelées, des cavernes regorgeant d'or et de pierres précieuses au fond des bois hantés? —

— Dame, pour un photographe, c'est le *filon*.

— Et les valis et les vizirs, continue William d'une seule haleine, les bourreaux pansus et les belles captives, éplorées...

— Tendez la corde, sacrebleu!

Othmar qui a failli filer à travers un fragile pont de neige dans une crevasse, nous foudroie d'un regard réprobateur bien mérité. Voilà un long moment, qu'entraînés par la fougue de nos discussions, nous cheminons tous deux côte à côte, traînant la corde dans la neige, oublieux du danger. Brusquement ramenés à la réalité de la situation et penauds comme des garnements attrapés à faire l'école buissonnière, nous nous empressons de rétablir à la corde tendue les espaces imposés par la prudence la plus élémentaire.

L'obstacle est franchi sans peine quelques pas plus loin, où la crevasse s'est révélée aux sondages solidement pontée. C'est la dernière d'une cuvette, percée comme une écumoire, où s'engouffre la ruée confuse des séracs du glacier. Véritable chaussée de géants, sa sinueuse allée blanche s'incurve à travers l'enfilade d'escarpements infranchissables jusqu'au

col dont la porte d'argent — but de notre prochaine étape — s'ouvre tout au loin sur les champs étoilés de la constellation des G meaux.

La traversée de ce long plateau ne nous a rien fait gagner en altitude. Maintenant commence l'ascension proprement dite. Le guide, en tête de la cordée, enfonce résolument sa trace dans la neige intacte du glacier, le seul d'un prodigieux labyrinthe que nous n'avons pas encore visité. Aussi, au plaisir accoutumé se mêle la volupté plus rare d'une équipée nouvelle que le cadre nocturne avec son éclairage fantasmagorique et son troublant mystère, rend plus âcre et plus enivrante.

Le souffle opprimé par le halètement de la montée met bientôt une sourdine à notre exubérance. A moins de nous époumoner, nous ne pouvons plus bavarder à notre guise ni échanger nos impressions. Dès lors, attachés à la même corde et poursuivant le même but, nous marchons, repliés sur nous-mêmes, comme si nous étions étrangers les uns aux autres. Et, fatalement, à mesure que nous montons sans ne plus pouvoir nous communiquer nos sensations, chacun s'enferme dans ses pensées. Oh ! elles ne sont ni impétueuses ni complexes. Leur calme simplicité s'avère visiblement par la placide régularité de notre pas glissant et de nos gestes communs, toujours pareils et indéfiniment renouvelés. Leur répétition mécanique finit par produire en nous l'effet d'une hypnose. Elle paralyse nos réflexes et nous enlève la conscience de notre être sensible et agissant. Après une heure de grimpe à cette allure monotone, scandée à la mesure compassée de nos bâtons de skis, nous ne formons plus guère à la cordée que les anneaux mouvants d'une sorte de reptile, chétif vermicule en regard des immensités immobiles de ce désert antarctique où il creuse un frêle sillon ondulé qui s'étire imperceptiblement.

Et nous montons, inlassables, le regard rivé à nos pointes de ski, comme si le monde extérieur ne s'étendait pas au-delà. Nous ne voyons plus dans l'irradiation fascinatrice du clair de lune la file contorsionnée des perspectives glaciaires ouvertes sur l'infini. Une pensée impérieuse nous domine, idée fixe, qui capte toutes nos énergies, en les concentrant dans la volonté exclusive de monter qui est devenue apparemment notre seule raison d'être.

Gravissant ainsi d'un pas automatique les moutonnements du névé, le dos voûté, les bras vigoureusement appuyés à nos bâtons, on pourrait croire, qu'attelés à la corde, nous

traînons une charge exténuante; alors qu'en réalité, l'élan donné, l'inertie des premiers pas surmontée, nous marchons sans effort notable, courbés uniquement sous le faix moral d'une sorte d'auto-suggestion.

Et nous montons toujours sans que la moindre parole ne rompe le silence feutré de notre marche, inaccessibles à tout sentiment contraire à cette volonté subconsciente qui nous ploye sur le névé où, semblables au laboureur penché sur le soc de sa charrue, nous enfonçons nos skis dans la neige meuble avec une calme obstination, un doux fatalisme, poussant notre trace qui monte et s'allonge sans cesse. Une sensation béate de contentement pelotonne dans un douillet oubli des contingences l'âme toujours si agitée. Oh! m'évanouir ainsi dans le Grand-Tout inconnu le jour de mon ultime ascension!

Cet oubli du moi est si complet que je reste cloué de stupeur — et je ne serais, certes, pas plus ahuri au sortir des limbes d'une métempsycose — à l'instant où, au détour d'un brusque repli du glacier, surgissent à la pointe de nos skis nos ombres fantomatiques. Levant alors les yeux effarés au ciel, je perçois dans un vague éblouissement la silencieuse symphonie stellaire; puis, effleurant d'un regard perdu la virginale blancheur des neiges, je m'efforce de comprendre, lorsqu'une secousse brusque de la corde me rejette, tête baissée comme auparavant, dans le sillon foulé qui monte toujours, monte, engouffrant toutes nos énergies.

Une nouvelle heure s'écoule sans que nous ne nous en rendions compte autrement que par une évaluation sommaire de notre altitude durant un court arrêt qu'Othmar nous accorde pour souffler. Le grimpeur trouve dans ces approximations un dérivatif encourageant. A mesurer d'un coup d'œil satisfait le chemin parcouru, rien ne l'émerveille tant que de constater combien tous ses pas menus, en se multipliant, ont fini par le rapprocher d'un but, qui de loin, paraissait presque inaccessible.

Ainsi, dans la vie, enfant, il vous semble que jamais on n'arrivera à cette séduisante maturité que la naïveté tendre de l'âge identifie avec le bonheur. Qu'il vous tarde d'atteindre les sommets de la liberté et des plaisirs! Mais le temps accomplit son œuvre inexorable. Les minutes fugitives grignotent la base du « colosse aux pieds d'argile ». C'est cette pensée, ignorée de la jeunesse insoucieuse qui, au milieu de la vie, rend les regards en arrière si mélancoliques.

A la montagne, le but ne marque pas une fin irrémédiable.

L'alpe offre à nos enthousiasmes des possibilités incessantes de recommencements. D'où qu'on la contemple en pleine ascension, le coup d'œil en arrière devient au contraire d'un stimulant efficace. Ici même, il nous arrache à notre apathie — du moins, tant que dure la contemplation du court repos. Car, dès que le guide s'est remis à la tête de la cordée et, qu'entraînés dans le sillage ouaté de sa trace, nous montons comme auparavant, montons du même pas glissant, rythmé au *largo* de nos bâtons, l'automatisme cadencé de nos mouvements plonge de nouveau dans sa torpeur béate, notre conscience à peine réveillée.

Muets et renfermés, nous poursuivons la grimpée que rien n'arrête plus, aucun obstacle, aucun incident, si ce n'est, après une longue marche somnambulique, les tâtonnements habituels devant la gueule menaçante de la rimaye. En maints endroits la bave épaisse des neiges hivernales a soudé en un bloc rigide les lèvres boursoufflées de cette crevasse. Othmar, ayant repéré un passage sûr, aborde de flanc la combe finale. Nos skis fouillent laborieusement la neige profonde. Chaque pas arrache des cristaux à la cassure effrangée de notre trace. Roulant sur la pente rapide, ils la strient dans leur course folle de fines cannelures, ombrées de cobalt. A chaque foulée il en jaillit dru comme une pluie de perles, tandis que la cordée gravit les dernières rampes en lacets serrés. Déjà, la trouée du col s'échancre. Encore une brève «tirée», et d'un yodel sonore, déchirant le calme imperturbable de la nuit, Othmar acclame notre déboucher.

Bien que prévu et longuement escompté, le subit changement de décor à l'arrivée à un col ne produit pas moins, chaque fois, l'effet d'un coup de théâtre. Par delà la revêche muraille qui s'acharnait depuis des heures à vous le cacher, apparaît à vos yeux ravis un monde nouveau, souvent inconnu, toujours irréel dans le raccourci de la vue plongeante. Des icebergs du Mont-Rose, en face de nous, aux blafardes banquises du Mont-Blanc qui émergent au loin des profondeurs de la mer scintillante du firmament, toute la chaîne pennine déroule à perte de vue les anneaux entremêlés de ses plissements géologiques.

Instinctivement nous recherchons dans ce chaos nos sommets favoris. Choix embarrassant parmi toutes ces cimes altières et les plaines-mortes des glaciers qui évoquent les joies de nos conquêtes ou aussi la douce amertume de défaites, plus glorieuses parfois qu'une victoire. D'où qu'on la contemple, une vue panoramique nous rappelle, grimpeurs, notre ardente

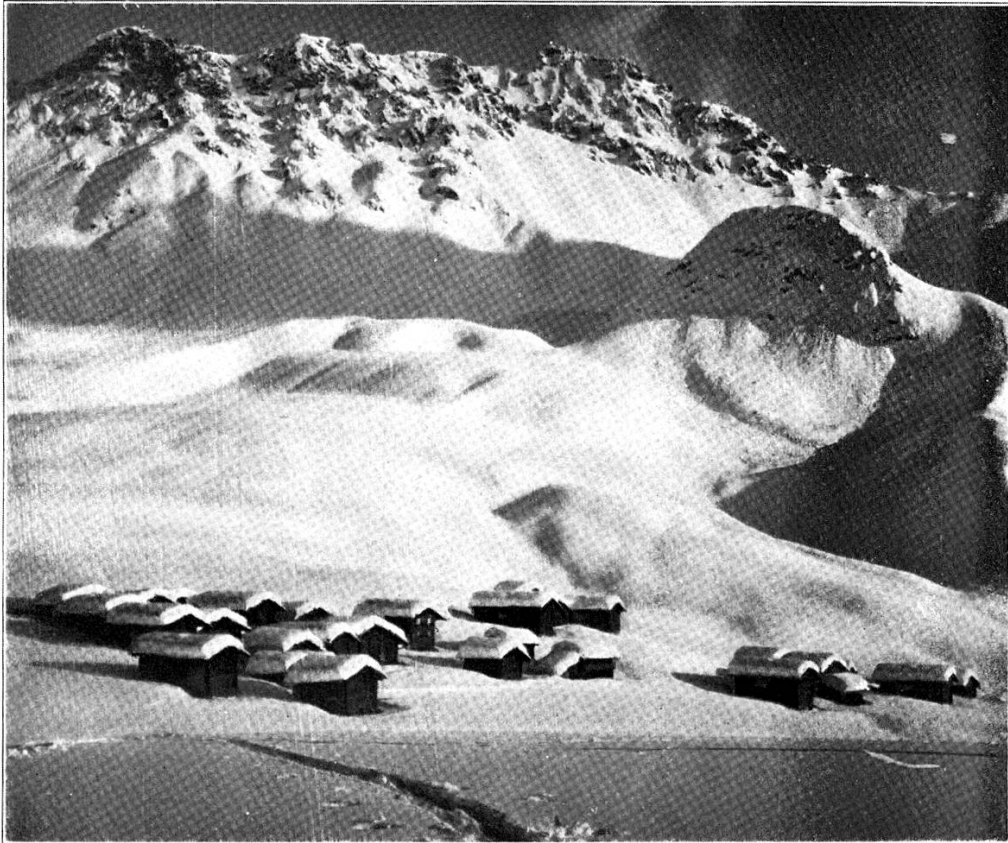
épopée d'alpinistes. Voilà pourquoi chacun la voit différente à travers l'émotion de ses souvenirs personnels ; mais c'est aussi ce qui donne au visage de nos montagnes aimées une physionomie si diverse, expressive, vivante, humaine.

Othmar ne nous laisse pas approfondir nos impressions. Nous ne touchons pas encore au terme de notre ascension. Il nous reste une longue mais facile arête neigeuse à gravir après ce relais. Nous nous décordons. Une lampée à la gourde, soigneusement emmaillotée, nous réchauffe agréablement les entrailles. Puis, mâchonnant quelques pruneaux secs, nous enlevons nos skis et, les ayant fichés dans la neige profonde, nous reprenons notre course, à pied maintenant, à cause de la roideur de l'étape finale.

Toujours accotés à nos bâtons et marchant à la file, nous enfonçons les pieds dans les foulées béantes du guide qui se multiplient comme les marches d'un escalier fabuleux dont les derniers gradins se perdraient dans le ciel, ainsi que l'échelle de Jacob.

Et de nouveau la régularité précise de nos mouvements, répétés comme des passes magnétiques, provoque en nous le même engourdissement mental qu'à la montée fastidieuse du glacier. Aucun élan intempestif, aucune hâte nuisible ne nous porte à la rencontre d'un but vers lequel nous nous acheminons sans le voir. Nul n'éprouve le besoin de muser. Nous grimpons avec une sereine assurance, une quiétude absolue, sans contempler derrière nous les nids d'ombres de nos pas qui, pareils aux cailloux du Petit-Poucet, jalonnent le chemin parcouru ; ni sur notre gauche les franges fluorescentes des corniches ; pas plus que sur notre droite le sabbat échevelé des *gendarmes* chevauchant autour des gouffres hideux que nous cotoyons insensibles. Plongés dans notre béate somnolence, nous posons machinalement un pied devant l'autre, tant et si bien qu'ayant, au bout d'une cinquième heure depuis notre départ de la cabane, fini par gravir le dernier ressaut des rampes de neige, c'est uniquement l'impossibilité de monter plus haut qui nous fait comprendre que nous foulons enfin le sommet débonnaire.

Un profond soupir, où se mêle à la fois la surprise et le soulagement, nous tire l'âme de sa léthargie. Nous aspirons avec volupté l'air subtil des quatre mille mètres, renaissant à la vie consciente, bien que nous ayons pénétré au cœur du plus poignant paysage de mort qu'on puisse imaginer. Rien ne rappelle plus ici la vie. Sur tout le pourtour panoramique, l'écran massif des monts masque les basses régions habitées.



Eingeschneit

Carl Brandt, Arosa, Phot.

Le regard ne rencontre partout que la stérilité inanimée du règne minéral. Mêmes les brises indociles, visiteuses habituelles des cimes, ne mènent point cette nuit leurs sarabandes effrénées. La corne rayonnante du sommet est comme enfoncée dans le silence immuable des champs cosmiques. Et, sans doute, il y doit régner une froidure rigoureuse que cependant rien encore ne nous rend sensible, réchauffés que nous sommes par l'effort continu de la grimpee.

Le succès est complet. La vue, le cadre, l'heure, l'atmosphère calme et limpide, tout devrait concourir à mettre le cœur en fête, à l'exalter comme jamais encore dans nos ascensions de jour, sous le soleil exubérant. N'étions-nous pas partis à la conquête des étoiles bien plutôt que pour celle d'un vulgaire sommet?

Hélas! elles sont plus distantes que jamais. Et loin d'être submergé d'une félicité extrême à communier ici, sur le parvis aérien des cieux, avec cette nature souveraine, terre promise de nos rêves, j'éprouve une déception inouïe, en contemplant dans son décor phantasmatique la houle pétrifiée du relief alpin, sur laquelle le ciel, palpitant d'étoiles — seul indice de vie — éploie l'énigme insoluble de sa voûte immatérielle.

Certes, le spectacle avec ses contrastes invraisemblables de lumières et d'ombres nous empoigne et toute manifestation bruyante serait déplacée. Pénétré de la solennité de ces minutes fugitives, je voudrais m'anéantir dans une émotion mystique dont le souvenir aviverait mes enthousiasmes et embellirait encore mes vieux jours à la fin de ma carrière de grimpeur.

Mais la joie reste sourde à mes appels.

Ne pouvant plus contenir ma déception, je m'exclame:

— C'est incroyable ce que, de nuit, nos chères montagnes paraissent petites!

Me tournant vers mon ami, je m'anime.

— Pourtant, tu ne vois autour de toi dans le fouillis lumineux de leurs constellations, que les mêmes astres qu'on remarque de nos cabanes ou du fond des vallées et même, en pleine ville, du macadam où tu déambules. Seulement, voilà! en bas, tu ne distingues du firmament, dans l'échancrure des maisons, des arbres ou des monts qui en marquent les contours, qu'un secteur plus ou moins vaste. Suspendu sur cet espace restreint, le ciel tronqué ne forme plus qu'un motif accessoire du paysage.

Ici, il est un monde... et même, le monde tout court où

notre planète est emportée dans le tourbillon universel comme un grain de sable du désert dans les remous du simoun. De jour, tu juges nos montagnes en les comparant les unes aux autres *à leur propre échelle*. Elles s'imposent dans le tableau alpestre, le remplissent, le débordent. Elles sont elles-mêmes tout le paysage, la seule chose qui sollicite et vaille notre admiration. L'insaisissable uniformité de l'azur ensoleillé manque de repères. Il n'offre aucun point d'appui, aucun moyen de comparaison. Du reste, il n'est qu'une fiction aimable de poète. Même le jeu mobile des nuages, qu'il soit paisible, capricieux, rageur ou tragique, ne fait que grandir le prestige exclusif de la montagne.

Ici, dans la lumineuse sérénité de la nuit d'où tu domines presque toutes les cimes, tu n'as des yeux — que tu le veuilles ou non — que pour les étoiles. Leurs légions serrées t'assaillent l'esprit. L'énormité de leurs masses et distances l'accablent. Songe au temps que mettent, pour arriver à nous — à la vitesse foudroyante de la lumière — les rayons flamboyants de leurs brasiers et tu te représentes l'abîme hallucinant qui nous en sépare. Il est des soleils dont la lueur que tu perçois dans le poudrolement des astres est en route depuis cent ans, mille ans, dix mille ans. Des siècles innombrables, muets témoins des origines nébuleuses des mondes, tombent sur nous dans la pluie d'or des étoiles.

Alors, si tu détaches de là-haut un rayon stellaire et mesures à l'aune des espaces cosmiques nos pauvres montagnes, tu vois d'ici ce qu'il en reste ! Et si, volant de soleil en soleil...

— Prends garde, Icare, m'interrompt William, à ce jeu là tu vas te décoller les ailes.

— Sans doute, l'immensité de l'univers nous donne le vertige ; mais l'unité de composition des mondes que, toutes proportions gardées, on retrouve exactement dans le microcosme de l'atome, me laisse encore davantage rêveur. Dire, que celui-ci est constitué, tel un système solaire, par un essaim de corpuscules, gravitant autour d'un noyau central à des distances formidables, relativement à leur petitesse infinie !

Or, si la matière *inerte* est formée par le groupement homogène d'atomes *animés*, n'est-il pas logique, en remontant l'échelle de l'infiniment grand, de conclure que le fourmillement des millions d'étoiles est en réalité une chose compacte, un objet, peut-être quelconque, d'un macrocosme inconcevable pour notre intelligence ou aussi, qui sait : une larme de Dieu, ce qui expliquerait pourquoi notre monde est à la fois si amer et si sublime.

William hausse les épaules. Sans me décontenancer, je continue :

— La connaissance des étoiles a dépouillé l'homme de sa royauté usurpée. La terre, déchuë, n'est plus le centre orgueilleux de l'univers. Nous avons compris l'inanité de nos croyances nourries des fictions puériles des anciennes cosmogonies. Je ne leur en veux pas, aux étoiles. Il faut s'incliner avec une courageuse résignation devant leur témoignage irrécusable. Il est certain par ailleurs que lorsque leur enseignement aura pénétré dans les foules et que les hommes auront vraiment *réalisé* l'idée de l'absolue insignifiance des événements terrestres et grandeurs humaines, ils reconnaîtront enfin la bouffonnerie de leur superbe, le néant de leurs ambitions, la vanité de leur féroce cupidité, la folie homicide de leurs compétitions. Et alors, la conscience de leur commune disgrâce leur inspirera indistinctement dans leur égale infortune un sentiment de solidarité fraternelle et d'entraide éclairée qui pourrait bien changer la face de la terre. N'es-tu pas du même avis ?

Voyant mon compagnon bâiller avec ostentation, je m'écrie :

— Tu n'aimes donc pas les étoiles ?

— Si... à fleur d'un verre de *mousseux*, répond-il, en faisant allusion à une bouteille d'« Etoile du Valais » qui avait joyeusement étayé les enthousiasmes de notre première ascension. Puis s'assayant à côté d'Othmar sur une corniche rocheuse dégarnie, les pieds suspendus dans le vide, il bourre sa pipe, gravement, avec des gestes rituels, à l'exemple du guide.

William est un sage... un idéaliste terre-à-terre. Il prend de la vie ce qu'elle a de bon. Maître des élans de sa sensibilité et de son imagination, il se glisse à travers les pièges tendus à nos pensées spéculatives et les vains désirs aussi adroitement qu'en ski il se faufile entre les embûches naturelles du terrain. De tous temps, hélas ! la réflexion m'a gâté mes joies les plus légitimes. La recherche maladive — dont je ne sais me guérir — de l'essence et des causes de ce qui nous tombe sous les sens m'empoisonne mes plaisirs.

Maintenant encore, qu'est-il advenu de l'enchantement de mon songe d'une nuit d'hiver ? Ma belle alpe blanche, dernière idole, gît à mes pieds humiliée, déflorée, anéantie.

Mon pauvre, cher petit Cervin, pardonne-moi ! Tu me rendras cette justice que je n'ai jamais porté sur toi que des regards pénétrés de respect et de crainte religieuse. Habitant

aux rudes époques primitives tes vallées sylvestres, je t'aurais vénéré comme leur génie tutélaire.

Tant que, selon une habitude humaine innée, je prenais mes propres dimensions pour mesure, tu me semblais le doigt gigantesque de la terre, élevé dans un geste solennel pour désigner le Créateur à mon adoration. Mais l'homme est un souffle, la terre une goutte de boue durcie. Sais-tu, ô Cervin, que la lithosphère, l'épaisseur de l'enveloppe minérale de notre globe, où la saillie audacieuse de tes masses ne cesse de frapper notre imagination, est en proportion de leurs diamètres respectifs plus mince que la coquille d'un œuf et plus lisse que le crâne chauve du savant qui l'a mesurée?

Que sont alors — comparés à la croûte terrestre — ses plissements accidentés qui t'ont donné naissance? Que représentent à son égard les rabottages et déménagements de montagnes des charriages géologiques? Que signifie le relief ravagé de leurs entassements et déjections que déjà Micromégas enjambait naguère avec une désinvolture mortifiante pour nous?

J'ai beau me débattre, m'insurger contre l'accablante évidence; et bien que, pour un amant de l'alpe, ce soit sacrilège de le déclarer, en vérité, mon beau, mon hardi Cervin, tu es petit et plat... plat autant à peu près que ces êtres à deux dimensions, imaginés par un savant mathématicien à l'appui de ses conjectures philosophiques.

Si, malgré ton extrême abaissement, tu ne domines pas moins l'homme de la carrure colossale de tes roches qui suffiraient à fournir à toute une humanité, privée des douceurs d'un toit familial, les pierres nécessaires pour ses habitations, tu conviendras que ce qui est grand dans la nature, ce n'est même pas l'univers illimité, mais c'est la pensée indomptable de la chétive créature humaine qui a sondé les immensités des étendues cosmiques, analysé la composition des étoiles inaccessibles, tracé l'orbe précis de leurs brasiers errants, calculé les vitesses foudroyantes de leur course giratoire et qui, enfin, de déductions en déductions, a su reconstituer le drame ténébreux de son propre monde. Ce qui est grand aussi, c'est la douleur inconsolable de nos saintes snoisulli perdues et de nos curiosités inassouvies.

Car, si la nature s'est laissée arracher quelques menus secrets, elle reste obstinément muette sur le seul mystère qu'il importerait d'élucider: celui de nos origines. La terre est un fétu parmi la poussière des mondes, soit. Mais nous, qui

sommes-nous? Pourquoi sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?

Durant la courte existence mesurée à notre planète, l'apparition de la vie à sa surface est un phénomène éphémère, auquel il est difficile de reconnaître une utilité quelconque. Sans elle, la terre n'accomplirait pas moins harmonieusement dans le vaste univers le cycle régulier de ses évolutions. De même qu'une buée subtile, condensée sur une boule de cuivre, la vie organique ne modifie que l'aspect *superficiel* du géoïde. Que les conditions requises à sa production disparaissent et aussitôt elle s'évanouira, laissant son aride support minéral à nu, comme ici parmi les stériles solitudes alpines.

Dans la chronologie des espèces issues de la faune primaire, l'homme figure comme le dernier rejeton d'une lignée progressive d'organismes multiples et complexes. Ses jours sont comptés... à quelques millions d'années près. L'état physique de notre planète ne favorisera que pendant une période brève, relativement à la durée de la terre, les manifestations de la vie végétale et animale. L'humanité représente donc, à tout prendre, un moment *fugitif* du phénomène *occasionnel* qu'est la vie, éclore sur un monde *insignifiant*. Voilà, mon fier Cervin, à quoi se réduit le roi de la création!

Et maintenant, je réalise à travers le silence enténébré du ciel impavide la vérité de cette fameuse définition qu'avec sa dialectique incisive qui tombe, nette et tranchante, comme un couperet sur une nuque condamnée, Pascal a donné des mortels:

Car enfin, qu'est-ce l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.

Noyés dans l'effroyable indifférence de l'univers, à quoi nous sert-il de connaître la constitution physique des mondes, si par ailleurs la science est impuissante à nous révéler une seule vérité morale? Oh! savoir!... savoir! Mais non: «*Bienheureux les simples en esprit!*» Rien n'est si décevant, si inutile que la recherche de notre raison d'être. L'assaut de mes curiosités passionnées se brise à la voûte stellaire, comme le flux de la mer au granit des falaises, me laissant plus inquiet, plus troublé que jamais.

«*Les cieux proclament la gloire de Dieu*», chante le poète. Ils affirment, j'en conviens, la puissance de Celui qui a lancé les mondes à travers l'espace et le temps. Mais les conditions

détestables faites à notre planète disgraciée laissent poindre quant à sa bonté et à son esprit de justice un doute angoissant. Pourquoi le voile opaque tendu sur nos destinées? Est-ce par amour? Est-ce par pitié; parce que la vérité unique, totale, est tellement atroce que, la possédant, le désespoir nous anéantirait? Est-ce par raffinement de cruauté, pour se délecter au spectacle de notre gaucherie douloureuse et de l'irréremédiable misère collée à nos os comme notre vraie défroque?

Pourquoi le mal universel? Répond-il à une volonté lucide, à une loi consciente? Comment comprendre Dieu dans un monde déchu, sans but, sans espérance, sans raison morale et sans issue? Comment l'atteindre?

Nul doute qu'Il existe... différent, bien sûr, de l'image naïve que nous nous en faisons dans un monde simpliste, façonné à notre taille. Mais enfin, Il est la cause dernière des obstacles auxquels se heurtent nos sens et nos pensées. Pourquoi a-t-Il instauré en maîtresse la souffrance, toléré le vice?

Qui sait, si les peuplades antiques qui sacrifiaient au dieu Moloch des petits enfants innocents ne se faisaient pas de l'Etre-Suprême une conception plus juste qu'aucune autre religion?

A moins d'être entraînés par surcroît et broyés dans le Tout-Inexplicable — ce qui nous donnerait de notre petitesse et complète inutilité une idée encore plus navrante — rien ne motive la souffrance. Le moraliste, en déclarant le mal nécessaire au bien, nous donne une fâcheuse idée de la bienveillance divine. Tout-puissant, qu'est-ce qui obligeait le Créateur de recourir à l'odieux repoussoir de la douleur? Si nous devons expier, encore faudrait-il en savoir avec certitude la cause et connaître notre part personnelle de culpabilité. Nul n'a demandé à vivre. En nous donnant la vie, c'est-à-dire, en nous condamnant à l'inéluctable misère, inhérente à la condition humaine, Dieu ne nous fait-il pas une violence inique?

Cependant la nature n'a pas d'autre but que d'essaimer la vie à tort à travers. Sa fécondité est si prodigieuse qu'elle favorise le pullulement des parasites au détriment même de la vie, pour le seul plaisir de créer. Rien ne l'intimide; rien ne lui est sacré. D'un voluptueux souffle anesthésiant elle endort la conscience, dissout les volontés, supprime les distances, escamote les scrupules, les pudeurs, les larmes et la foi jurée... pourvu que la vie continue. Engendrée, que lui importe le sort des parents et leur bonheur? C'est fini l'inter-

mède de flûte. L'alouette de Vérone s'est envolée. Qu'ils se débrouillent. Toute sa sollicitude se reporte sur le nouveau-né. Demandez au Virgile sagace de Sérignan, il vous contera l'ingéniosité instinctive de la prévoyance dans le monde industriel des insectes. Et sur toute l'échelle des êtres, cette bonne Nature, si prisee par Jean-Jacques, veille avec le même souci avisé. Ce serait trop dommage, n'est-ce pas, si un candidat au malheur, un condamné à mort, échappait aux tribulations qu'elle lui réserve !

Peut-on sans révolte songer à ce qu'il adviendra du nourrisson innocent, suspendu au sein de sa mère ? Ah ! s'il n'y avait qu'une seule chance, de le soustraire à la cruauté imméritée de son destin, je comprendrais les tendres espoirs et les charmantes illusions qui, dans l'adorable sourire maternel, se penchent comme des bonnes fées sur son berceau. Mais je n'en vois aucune.

Sans doute, si la raison guidait l'humanité, il y a longtemps que la nature aurait cessé de nous berner. Voilà donc pourquoi l'Infâme nous envoûte avec ses effluves, ses ivresses, ses murmures insinuants, ses ombrages complices, et multiplie ses séductions jusqu'à ce qu'elle ait roulé les êtres enlacés dans le vertige fugace du baiser.

Vertige néfaste ! Que faire pour ne pas être précipité dans le tourbillon frénétique et dément du carnaval de la vie ? O ironie féroce du drame burlesque de l'existence humaine — je ne vois que trop clair à présent ! Sa loi cynique m'apparaît, implacable, à travers le simulacre horrible des Danses Macabres. Elle vous bafoue, amants ! Ne voyez-vous pas sur l'envers de vos lèvres confondues dans vos étreintes, la grimace hideuse de la Mort se gausser de vos rêves mirifiques et de vos serments éternels ?

Sois ferme, mon cœur. Regarde face à face la sinistre vérité. Je suis seul, perdu dans le monde hostile ; seul avec mon âme fiévreuse, assoiffée de lumière, lacérée de doutes. Mais il faut que je trouve ma voie. Les mêmes causes qui ont fait éclore la vie du sein de notre nébuleuse l'ont assurément engendrée sur les autres. Ainsi, l'Esprit maléfique qui a présidé à la Création a propagé à l'infini les larmes et le sang. Et il n'y a aucune issue à ce tragique état de choses, puisque les étoiles meurent et renaissent et que la Création se poursuit dans des métamorphoses perpétuelles.

Devant le témoignage accablant de ces faits, qui oserait encore affirmer que les cieux célèbrent la gloire de Dieu ? — O aveuglement mortel ! O veulerie humaine !... ils l'accusent

et le condamnent : le monde visible ne peut être que l'ouvrage effroyable d'un sadique...

Et maintenant que j'ai dégonflé dans ce blasphème la révolte amère de mes pensées, je m'attends à être foudroyé. Au fait, blasphémer, c'est encore croire. Une vague intuition m'avertit qu'une erreur fondamentale a dû dévoyer quelque part mon raisonnement. Et, d'ailleurs, le traditionalisme religieux a ancré si solidement l'instinctif besoin de croire dans l'âme humaine que je voudrais être détrompé, fut-ce au prix d'un châtiment terrible.

Mais rien ne réagit. Rien. Et à mesure que le morne silence se prolonge, l'impassibilité de la nuit exaspère mon anxiété fébrile.

Soudain, j'entends une voix ricaner :

— Non plus que les prières, tes propos blasphémateurs ne peuvent atteindre le Créateur : tu n'es rien.

A quoi bon endurer la vie dès lors que je ne suis rien et ne puis rien savoir ? Dépourvue de sens, elle devient une plaisanterie monstrueuse. Mieux vaut en finir tout de suite.

Déjà je sens l'obscur attirance du vide tendre vers moi des bras enjôleurs comme une autre Lorelei... Mais mourir, est-ce vraiment finir ? Dans un monde où rien ne se perd, où tout s'enchaîne, s'entre-dévore, se dissout et se refait avec les mêmes substances et matériaux, ne risquerai-je pas de me réveiller Grosjean comme avant ? Impossible de nous évader de notre baignoire. Mieux que des barreaux et des murailles, l'Inconnaissable ferme de toutes parts notre prison. On ne sait rien... absolument rien...

Sombrant dans le naufrage de ma méditation, mes regards navrés, cherchant un appui, se tournent avec désespoir vers notre cabane hospitalière dont je perçois vaguement, du haut de la formidable lame de fond qui me porte, la tache sombre, semblable à une bouée secourable, au creux des remous rigides du glacier. Cher petit refuge accueillant, que sont devenues les joies naïves que tu abritais ? Quelle idée malencontreuse m'a induit à courir à l'impossible conquête des étoiles ? Infortuné pêcheur de lune, que ne suis-je resté couché ?

Une larme sèche erre, sans trouver d'issue, douloureusement dans les intimes profondeurs de mon âme désenchantée. Raidi dans mon désenchantement, je sens tout mon être peu à peu se glacer. Mon cœur même se durcit. Est-ce la désolation ou simplement le froid qui me pétrifie ? Ou bien suis-je changé en statue, tel la femme de Loth, pour avoir jeté sur

l'Inconnu un regard interdit?... Je ne sais plus. A quoi bon savoir? Dormir, oublier, me dissoudre dans un anéantissement définitif — le nirvana rédempteur — c'est tout ce que je désire encore. Ma pensée, sombre et désœuvrée, s'alourdit. Figé dans mon corps; figé dans mon âme; figé dans ma foi, je suis comme mué en un informe bloc de glace, soudé et incorporé au sommet... pareil aux neiges errantes qui viennent s'y abattre au hasard des rafales

Panpanpan!... Othmar, secouant la cendre chaude de sa pipe, me fait sursauter de frayeur. Enferré dans ma méditation, j'avais complètement oublié mes compagnons assis sur leur vertigineux perchoir d'où ils savouraient en silence avec une robuste philosophie, les fortes sensations du spectacle nocturne en même temps que la fumée odorante de leurs pipes.

Panpanpan!... A son tour, William frappe flegmatiquement contre un talon de soulier le culot éteint de son brûle-gueule. *Panpanpan!*... Une réaction subite se fait dans ma pensée; et, tel un changement d'image sur la bande lumineuse d'un film, lorsque une vue nouvelle émerge et se précise sur le flou d'une précédente qui s'évanouit, je vois la croupe jaspée du sommet se transformer en un parterre de chrysanthèmes blancs. Au milieu du champ onduleux surgit une maisonnette de papier, cocasse et barriolée, semblable à une lanterne japonaise. A l'intérieur, une mousmée gracile frappe sur un étui de laque sa pipe incrustée. *Panpanpan!*... puis, madame Chrysanthème s'allonge, féline, sur la natte où un enseigne de vaisseau endort dans un sommeil indulgent son spleen inguérissable.

La même voix dont le cynisme ricaner m'affolait à l'instant, se fait insinuante:

— Chasse, susurre-t-elle, les spectres taciturnes du doute philosophique. Ton ami a raison: savoir, n'est rien; sentir, est mieux; aimer, est tout le secret de l'humaine sagesse. Le bonheur, l'oublie... le voilà!

— Ça? Quelle dérision! L'amour qui n'est pas un acte de foi joyeuse en la vie ne peut qu'engendrer le dégoût. Mais cette foi optimiste, où la retrouverai-je?... qui me la rendra?

Othmar s'apprête à descendre. Je suis machinalement mes compagnons sans échanger la moindre parole. Comment se fait-il que, si pondérés et de nature expansive, ils soient maintenant, eux aussi, frappés de mutisme? Entraîné dans

la descente, je titube de pas en pas, lourdement comme si je portais en expiation le fardeau de mon ciel écroulé.

Peu à peu les chaînes panoramiques, masquées derrière la cambrure massive de l'arête, disparaissent de notre vue. Et à voir ainsi les proches sommets *grandir* et cacher les troublantes perspectives du firmament, à mesure que nous descendons, j'éprouve un réel soulagement, comme ces enfants dont les frayeurs nocturnes, au fond de leur lit, se calment dès qu'ils ramènent la couverture sur leurs yeux épouvantés.

Nous utilisons soigneusement les empreintes de la montée qui égrènent leur interminable chapelet jusqu'au col où nous nos trois paires de skis allongent démesurément sur la blême clarté des neiges leurs ombres patibulaires. Je les vois dresser dans le silence sépulcral du glacier leurs lames grêles qui me font songer aux croix dépouillées de Golgotha... d'un Golgotha où l'on m'a volé mon Dieu.

Sur le col, ouvert en lyre, à tous les vents, nous nous arrêtons pour chausser nos skis. Par extraordinaire, il y règne toujours encore cette nuit — tout comme sur l'arête et le sommet — un calme impressionnant. On dirait que l'atmosphère elle-même est figée. Car il fait un froid «cuisant» à en juger des fixations métalliques de nos skis qui nous collent aux doigts avec une sensation caractéristique de brûlure. Insensiblement, l'inaction contemplative au sommet et la descente sans dépense physique ont fini par nous transir jusqu'aux os. Othmar me tend sa gourde. Je refuse d'un geste las : c'est trop douloureux que de desserrer, fut-ce pour une gorgée réconfortante, la bouche crispée et roidie. La parole aussi exige maintenant une tension musculaire si pénible que nous ne communiquons plus guère que par signes saccadés ou éclats de voix, rauques.

Et puis, dans ma tête pesante et enténébrée, je sens à chaque effort, sous l'effet de mon désarroi, le lourd chavirement de ma pensée rouler comme une masse inerte. Oh ! rentrer... rentrer au plus vite sous l'abri amical du refuge, m'y blottir, oublier, ignorer, ne plus rien penser, ne rien sentir, ne rien savoir... fuir, échapper à l'obsédante hallucination de la nuit glaciaire et à la hantise de son silence indifférent qui m'affole

Othmar s'élance et disparaît derrière le rebord du col, durci de vieille date sous l'effet des bourrasques habituelles. Cramponné à mes bâtons, je le suis d'un pas hésitant sur les soufflures croûtées où nos lattes dérapent et crissent, comme

la quille d'une barque échouée qu'on renfloue en la traînant sur le sable. Mais à peine me suis-je coulé sur le versant abrité où la neige est restée farineuse, que les skis s'y enfoncent, m'entraînant dans un équilibre stable avec cette molle aisance, cette douceur feutrée qui vous enlève en quelque sorte le sentiment brutal de votre pesanteur.

Lâchés sur la pente rapide, ils fendent résolument le golfe incliné de la combe, en faisant rejaillir en pleine figure les cristaux pulvérisés à leur proue. Et voilà que la trace du guide dessine la courbe, nette et brève, d'une conversion. Instinctivement je me fends. Aussitôt mes skis tournent, d'eux-mêmes, dirait-on, et, sans effort, en un lacet berceur comme le glissement sur l'aile d'un avion, ils m'emportent dans la direction opposée à travers les remous des neiges sillagées.

Quel est le skieur, fut-il pétrifié, qui restait insensible au capiteux vertige d'un virage en plein élan? Tout le charme du ski tient dans ces descentes onduleuses au gré d'une volonté prompte et lucide qui s'exalte à éprouver sa maîtrise et exulte en se jouant des obstacles imprévus du terrain.

Je n'ai pas le loisir d'analyser cette impression première que déjà, entraîné par la fougue de mes lattes jumelées, je fonce sur la boucle fulgurante d'un nouveau lacet d'Othmar. Tout aussi machinalement, elle m'induit à exécuter une courbe aussi prestigieuse que la première. Le plaisir physique de leur réussite rompt la glace de mon âme transie. Émerveillé, je me demande quelle peut bien être cette force occulte qui m'emporte d'un rythme véhément, semblable à celui de la mélodie primitive de quelque rhapsodie nordique? Oui, quelle est cette puissance secrète — si ce n'est ma volonté?

Ma volonté? Mot étrange! Vouloir?... vraiment, je puis toujours *vouloir*? Et l'éclair de ma conscience éblouie qui se réveille, se confond avec celui d'un nouveau virage. Oui, c'est moi qui maîtrise l'élan de mes skis par la magie triomphale de ma volonté. Ma volonté! ô puissance miraculeuse, tu n'as donc pas péri là-haut avec mes illusions? Tu vis encore, fière souveraine, animatrice bienveillante de mes énergies?

Cette découverte me ranime d'une soudaine espérance, trop belle cependant pour m'y abandonner et qui, pour devenir une certitude, demande à être vérifiée de suite. Vivre sans volonté, serait végéter. Je veux! Je veux! Il le faut; puisque, moralement, vivre, c'est faire acte de volonté. Et aussi vite que la pensée en jaillit du cerveau, je lance d'une torsion péremptoire mes lames nerveuses hors du sillon conducteur du

guide. Je veux creuser ma trace à moi. Je la veux franche, précise, décidée, élégante, lumineuse. Je veux que sur la clarté loquace de la combe l'empreinte de mon sillage, bien qu'aussi précaire que l'écho emporté par le vent, clame — ne fut-ce que pour ma conviction personnelle — le sursaut persuasif de ma conscience désentravée, la souplesse cadencée de ma pensée rapide et la verve prodigue de ma volonté reconquise.

Le ciel m'échappe, mais mes skis m'obéissent. Mon bon plaisir dirige leur fougue, sensible à la plus légère impulsion des talons. Happé par un morne pan d'ombre, vautré sur la combe comme un monstre farouche, je m'amuse à lui fourrager du bout de mon bâton son pelage laineux et m'échappe aussitôt, d'un coup de rein désinvolté vers les champs de lumière allègre. Soumis à mon caprice, mes skis de vif-argent se coulent, agiles et futés, sur le flou moelleux des neiges floconneuses. Ils semblent rugir de joie en agitant les folles aigrettes blanches, soulevées en panache à leur pointes endiablées. Et ils vont et ils viennent comme « *le furet du bois joli* », se fauillent, cinglent, virevoltent, fusent, plongent, se cambrent et rebondissent, dévidant au gré des sautes de mon humeur le fil argentin de leur trace.

Près de la rimaye où il nous attend, je me jette sur Othmar qui me reçoit, à bout de souffle, dans ses bras.

— Eh bien, dit-il, en riant de tout son cœur candide — car la voltige de la glissade, en nous fouaillant le sang a aussi fondu la glace qui nous paralysait la langue — vous souvenez-vous, quand vous faisiez la grimace au bas de ce couloir, n'avais-je alors pas raison de dire : Ça, c'est une chic montée — à la descente ?

Au même moment, William, arrive en trombe sur nous et, virant d'une inflexion foudroyante, nous éclabousse et enfarine d'un glacial jet de neige irisée. La joie luit dans nos yeux. D'un regard satisfait nous contemplons en artistes nos arabesques gougées sur la nacre délicate de l'encolure. Les poumons dilatés distillent éperdûment l'air engouffré. Les chaudes pulsations qui se précipitent raniment le feu couvant de mes ardeurs. Un fourmillement étrange m'envahit. Les muscles déliés tendent de nouveau mes énergies dans un impétueux besoin de mouvement et des piaffements contenus énervent mes jarrets avides d'espace.

Foulant nos skis en travers de la rampe qui surplombe la rimaye, nous nous approchons pas à pas d'une coulée compacte qui nous permet de franchir la crevasse sans encombre.

Aussitôt, Othmar repart le premier. Poussant un long cri modulé, il burine avec une feinte nonchalance sur la vasque opalescente du glacier le dessin onduleux d'une descente en vrille. Piqué au vif dans mon amour-propre de skieur, je m'applique à croiser de spires symétriques les serpentines gracieuses du guide. A chacun de mes entrelacs la joie animale de mes muscles assouplis éclate au fond de mon cœur comme des jappements d'allégresse. Chaque virage est une fête renouvelée pour les jarrets, les yeux et l'âme bercée. Volupté incomparable ! si connue et pourtant toujours neuve ; par quel sortilège arrive-t-elle à condenser en une émotion suprême, unique, le charme subtil de l'inédit et la félicité des joies anciennes qu'elle ressuscite ?

Emporté par le balancement enchanteur, le plaisir m'enflamme et m'exalte. Et voilà que la détente d'un saut improvisé me projette par dessus un caniveau suspect. Planant, je m'oublie dans la griserie de mon envol. Déjà mes bois touchent le sol fuyant. Leur vitesse m'entraîne à mon corps défendant. J'hésite une seconde... je flotte... les bras battent l'air... une jambe cherche en vain à s'assurer un équilibre moins compromis. Je tangué, chavire, tournoie, pirouette et... patatras ! pique de la tête dans la farine blutée du névé.

La culbute m'a étendu dans une position si cocasse que, le premier ahurissement passé, je me roule littéralement, secoué d'un éclat de rire inextinguible ; cependant que William, qui me serre de près, me cingle, en m'évitant d'un écart brusque, d'une nuée grésilline, mêlée de lazzis que je compte bien lui rendre avec usure sans trop tarder.

A peine loin des yeux, je ne songe déjà plus à ma revanche, repris par le délire joyeux d'avoir retrouvé mon bon rire sonore. Et ce rire spontané, en chassant les derniers vestiges de mes inquiétudes méditatives, m'est si doux, si bienfaisant, que de toute mon âme désensorcelée, je ris désormais pour le plaisir ravi d'entendre de nouveau l'éclat franc et ingénu de mon rire déchaîné.

Et tandis qu'avec une maladresse de plus en plus exilarante, je m'acharne à dégager les longues lattes entrecroisées qui me rivent au sol, un paquet de neige s'insinue dans mon cou au cours de mes ébats convulsifs. La moiteur de la peau, réchauffée par notre rapide glissade, le fond aussitôt et son filet glacé, coulant sur l'épiderme chaud, me donne une sensation si singulièrement vive de mon être physique que, dans le frisson pénétrant qui me secoue, je

crois sentir en quelque sorte l'animal humain remuer au tréfonds de mon âme. Ah ! la bonne bête méconnue, alerte, soumise, attentive, toute de muscles tendus, de sang bouillonnant, de sèves généreuses, de forces, de santé, d'appétits. Je la retrouve avec sa fidèle impétuosité d'antan. C'est comme si elle bondissait sur moi, pareille à un chien de garde qui saute sur son maître au retour d'un long voyage et dans l'exubérance du revoir inattendu, le bouscule joyeusement, lui lèche les mains et le visage.

Valeureuse bête humaine, comme je voudrais follement t'étreindre. Tu es peut-être ce qu'il y a de meilleur en moi. Toi seule, tu peux empêcher la pensée inquiète des hommes de sombrer dans le désespoir et le dégoût ; comme, inversement, la noble pensée humaine t'empêchera, en nous, de retourner à la brute du temps des cavernes d'où elle t'a tirée.

Le savoir, seul, je le reconnais, ne suffit pas. Il nous accule sans cesse dans des impasses obscures. Vainement, nous nous efforcerons avec l'aide incertaine des sens dévolus aux êtres de trois dimensions d'embrasser l'univers et son Créateur qui procèdent vraisemblablement de dimensions plus complexes. L'espace et le temps sont des béquilles complaisantes au service de notre pensée infirme. Encore ne faut-il pas s'y appuyer avec trop d'abandon. Car l'espace, disent les savants, varie selon la vitesse et le temps aussi s'allonge et se contracte comme un vulgaire ressort à boudin. L'absolu est une chimère ; l'infini une absurdité. Rien n'est grand ou petit à Dieu et c'est s'en faire une piètre conception humaine que de se figurer qu'il y a pour Lui une hiérarchie puérile parmi les choses. Les penseurs les mieux équilibrés, les chercheurs les plus sagaces, n'arrivent pas à discerner le vrai du faux. A examiner l'univers à travers les lunettes pénétrantes de la science, j'ai beau écarquiller les yeux, le brassage des mondes stellaires avec leurs rayons déformés par l'attraction des astres, leurs espaces cylindro-hyperboliques et les masses, apparemment rigides, de la matière où tout vibre, bouge et se transforme dans un travail incessant ; tout ce tourbillon montre à ma curiosité ahurie le monde extérieur tel, à peu près, qu'il se reflète dans l'esprit enfumé d'un pochard.

Ayant le choix parmi les mirages qui, aimables ou hallucinants, sont tous également sujets à caution, mieux vaut, je le reconnais, s'en tenir à ceux, vers lesquels nous conduit l'intuition de la bonne bête humaine, soucieuse de notre conservation. A défaut d'yeux assez clairvoyants, je me fierai à son flair averti.

Rien ne prévaut contre l'argument d'une santé bien équilibrée... de cette santé resplendissante qui campe les têtes, hautes; cambre fièrement les échine; épanouit les intelligences; affine les sensibilités; exalte d'optimisme les énergies. Miroir de la vérité, pure source de la joie, c'est bien en elle qu'il faut rechercher l'oiseau bleu, la toison d'or, la fontaine de jouvence et toutes les créations fantaisistes de l'éternel rêve humain.

Et moi, qu'elle a marqué de son baiser rouge et comblé magnifiquement de ses faveurs inappréciables, je serais, quand des milliers de bras décharnés élèvent vers elle leurs fiévreuses supplications, insensé au point de méconnaître, en m'abîmant dans des maux imaginaires, la puissance magique de son levier avec lequel on soulèverait des mondes?...

Ohé — o!... Othmar, arrêté sur le renflement d'un mamelon, exprime par son fruste yodel de montagnard l'émotion joyeuse qui l'exalte. *Ohé — o!...* Et cette clameur familière que les hautes falaises de la sinueuse allée-blanche répercutent, amplifient et propagent de loin en loin, à travers le silence rigide du glacier, engourdi dans son sommeil d'hibernation, me rappelle les grands cris passionnés de nos chevauchées diurnes.

Elle est toujours à nous, l'alpe blanche, toujours pareille avec ses sommets évocateurs, ses arêtes suggestives, ses corniches, ses couloirs, ses glaces et ses neiges cristallines... cette neige liliale, immaculée, que jamais — aussi peu que les gazons fleuris des alpages printaniers — je n'ai foulée sans lui demander pardon. Car elle est aussi vieille que le monde et, avant de recouvrir nos monts, elle a accompli des migrations innombrables. Fondue et, torrent folâtre, s'échappant du glacier, elle s'est ruée, ivre de sa jeune liberté, sur le lit caillouteux des vallées, lutinant au passage les herbes folles. Tour à tour, rivière assagie, elle a rudement peiné sur les roues laborieuses des moulins; fleuve, fertilisé les plaines avant de se couler dans les mers, chargée de lourds cargos. Larme de bonheur, elle a miré un tendre amour dans le regard velouté des fiancées; sanglot, soulagé les cœurs endoloris. A l'appel ardent du soleil elle a fini par remonter sur le pont enchanteur d'un arc-en-ciel au berceau altier de ses orgines. Chacun de ses tours du monde lui a montré les humanités successives qui s'y ébattaient, constamment soumises à la loi immuable de la faim, de l'amour, du travail, de la souffrance et de la mort, loi dont les civilisations ont pu adoucir la rigueur des effets sans en abolir le principe. Tous ces êtres, dit-elle, enchaînés

les uns aux autres à travers les siècles, s'y sont soumis. Moi seul, je voudrais m'y soustraire? — Je m'obstinerais que je n'y parviendrais pas.

— *Ohé — o!...*

— D'un bond je suis debout. Tout en nerfs et muscles bandés d'énergies soudaines qui vibrent et frémissent, il me semble que la joie s'est faite chair en moi tant ma chair palpite d'une allégresse intense.

— *Ohé — o!...*

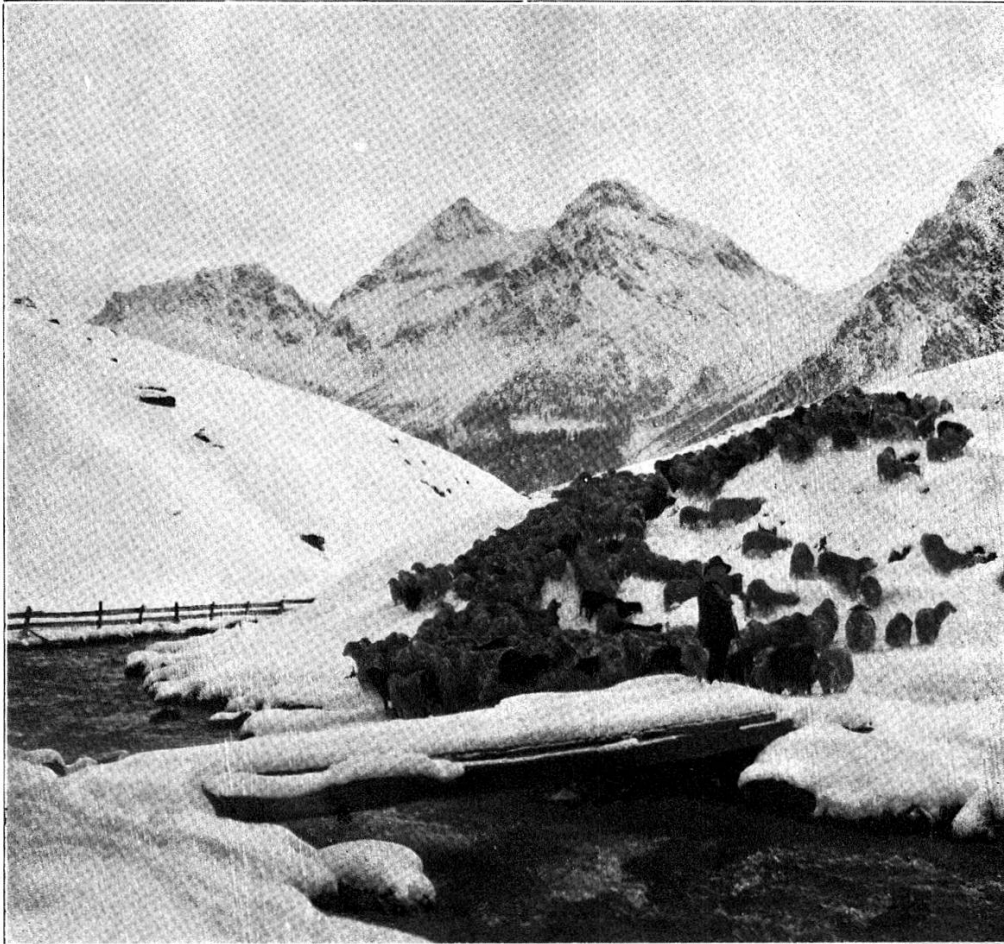
Comme elle m'apparaît de nouveau belle, divinement, l'alpe vivifiante, l'alpe salvatrice! Et quand bien même le monde extérieur ne serait qu'un mirage, pourquoi m'en affligerais-je? Il ne dépend que de moi qu'il soit à l'avenir le reflet radieux du monde intérieur de mon âme régénérée. Oui, je reconnais mon aveuglement et mes erreurs. Nul ne peut échapper à sa destinée. Il faut s'incliner devant les forces supérieures incompréhensibles qui règlent l'ordre éternel de l'univers, assurément d'après un plan sage. J'accepte mon sort, voilé d'incertitudes; puisque tu es là, sereine et bienveillante, alpe chérie, et que tout devient plausible, aisé et séduisant, ô charmeuse! lorsque tu nous retiens dans la chaste étreinte de tes bras, frais et purs, ma grande sœur.

— *Ohé — o!...*

— Ma grande sœur; oui: comme toi-même et tout ce qui est et vit sur terre, je suis un enfant du soleil; de *messire Soleil*, tu sais, dont le saint ermite d'Assise a chanté avec une foi naïve si touchante la magnificence éparse sur un monde pacifié où les êtres et les choses sont frères. Réchauffe, *sœur alpe*, à ton sein généreux la goutte de soleil figé que je suis. Que sa flamme, attisée, pétille comme le feu sage et utile du foyer; qu'elle flambe et soit lumière!

— *Ohé — o!...*

— Soleil, mon père, hâte-toi, il est temps. Chasse les ombres léthargiques de la nuit et les fantômes dissolvants du doute et de la peur de vivre qui la hantent. Dore le front altier des cimes! Dore le giron des glaciers fécondateurs de la terre! Dore la foi obscure et tâtonnante des bonnes volontés! Dore et embrase les intelligences qui s'efforcent de voir et de comprendre pour mieux aimer et mieux servir! Ne vois-tu pas la lune s'enfuir, livide, derrière les aiguilles-rouges? Déjà, il semble que les nuées orgueilleuses des étoiles tremblent et blémissent; et bientôt ton aurore victorieuse fera, comme des trompettes de Jéricho, dans la gloire claironnante



Abend.

Carl Brandt, Arosa, Phot.

du jour vainqueur, croûler les citadelles ténébreuses des puissances nocturnes.

Alors, saisi d'une sainte émotion en présence du mystère joyeux de ta venue, en te saluant d'un cri enthousiaste, ô Soleil ! j'acclamerai ton Auteur inconnaissable qui régit les mondes...

— *Ohé — o !...*

— Et ce cri du cœur qui s'élèvera comme un vibrant *alléluia*, un *hosanna* de résurrection, dans la splendeur rutilante du jeune matin sera un acte d'adoration, sincère et spontané, dont le langage primitif exprimera peut-être mieux que des paroles tout l'abandon confiant, la ferveur apaisée, la sereine humilité qui animent la divine prière de la montagne que j'ai désapprise :

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel...

— *Ohé — o !... Ohé — o !...*

Au loin, Othmar crie et gesticule. Il s'impatiente ou s'inquiète. J'arrive. Je sais qu'on n'aime pas les traînants à la montagne. Arc-bouté sur mes bâtons, je lance de nouveau sur les rapides du glacier l'esquif effilé que forment mes skis. Et de nouveau, leurs pointes infléchies, fendant la neige grenue, projettent autour du bouillonnant sillage les gerbes irisées qui en rejaillissent comme un mouvant jet d'eau. La force qui maîtrise mes lames dociles, n'est plus essentiellement animale. Le muscle s'est fondu avec la pensée et le sentiment ; et leur harmonieuse trinité m'emplit l'âme d'une sérénité si suave, si olympienne, que je me demande, si le secret du bonheur humain que j'avais voulu arracher à la voûte étoilée du ciel, ne réside pas tout simplement dans l'équilibre parfait de leurs forces conjuguées ?

Une émotion immense qui se fait singulièrement sensuelle m'emporte et m'exalte. Mes skis glissent sur la pulpe satinée du névé avec la douceur d'une caresse. Par quel prodigesont-ils devenus en quelque sorte le prolongement de mes membres ? Car ils font partie intégrante de mon corps. Leur bois inerte a acquis toute la souplesse instinctive et la sensibilité frémissante de mes muscles. Et ainsi que la main câline d'un amant modèle avec ravissement les formes adorables, abandonnées à ses effusions passionnées, ainsi mes skis, tantôt effleurent avec une langueur voluptueuse et tantôt fouillent et pétrissent d'un transport frénétique la chair éblouissante de l'allée-blanche qui se réveille. Elle

n'est plus la belle insensible; elle vibre maintenant de toute son âme à l'unisson de la mienne, vibre comme une viole enchantée sur laquelle mon ski s'appuie tel un archet. Et ce ski, obéissant à l'inspiration mobile de mon émoi, allonge ou précipite son rythme, vire et emmêle comme des fugues enchevêtrées les traces successives; s'attarde, repart, bondit et exulte... égrène sur les bossellements les arpèges de ses pointes trépidantes, nuance au long des circonvolutions ses phrases modulées et, dans un frisson d'extase, suspend les points d'orgues de ses sauts... lorsque soudain, il me semble entendre des rumeurs mystérieuses s'élever du fond des neiges que mes lames de frêne fouillent éperdument comme s'ils voulaient arracher au névé ses accents les plus vrais, les plus secrets. Sont-ce les voix des humanités dont l'âme palpitait naguère dans l'eau cristalline des neiges du glacier? Ces voix, accompagnées par des modulations assourdies que j'ai déjà entendues quelque part, paraissent hésiter. Elles tâtonnent, je crois, se recueillent et s'enflent pour éclater peut-être dans une clameur pathétique.

Je retiens mon souffle haletant et m'inquiète. Mon Dieu, que veulent-elles m'enseigner, ces voix qui ont vécu? Quel chant grave et peut-être terrible de l'Au-delà vont-elles entonner?

Et voilà qu'elles plaquent leurs premiers accords... O joie! O douceur! O béatitude ineffable du songe de la vie!

Mon anxiété s'évanouit. Une félicité extatique, m'inondant de sa divine allégresse, décuple mes forces vives. Et bercé sur les vagues molles du névé, en ce moment unique de plénitude éthérée qui efface en moi jusqu'à la conscience de l'espace et du temps, tout mon être sensible se fond, comme là-haut les étoiles, dans l'harmonie universelle, au rythme triomphal des voix surnaturelles qui chantent dans mon âme à travers mes skis :

Freude, schöner Götterfunken,
Tochter aus Elysium!
Wir betreten feuertrunken
Himmlische, dein Heiligtum!
.....
Seid umschlungen, Millionen!
Diesen Kuss der ganzen Welt!
Brüder, überm Sternenzelt
Muss ein lieber Vater wohnen:
Ihr stürzt nieder, Millionen;
Ahnest du den Schöpfer, Welt?
Ueber Sternen muss er thronen.

(Beethoven IX^e Symphonie,
„Ode à la Joie“ de Schiller.)
